

Régine Detambel

## Icônes

poésie

Nous aussi  
Nous sommes des volcans,  
Mais eux, ils peuvent –  
Impunément.  
Guillevic

### *Safran*

Le téléphone change l'air en terre,  
quoi que tu fasses, même si tu ne le veux pas,  
c'est un forger, il souffle le chaud et le froid.

Par-dessus les gisements, il y a des mètres cubes  
de boues safran qu'on nomme les morts-terrains.  
Écoute comme le téléphone est cette terre pauvre,  
ce négligent double, ce dédaigneux,  
un brasseur.

Je ne te connais que par ouï-dire,  
par une rumeur qui n'est pas plus forte que celle  
que j'avais apprise, pour me donner le vertige,  
le bruit entaillant de la cordelette qui brûle les doigts,  
une scie grêle,  
quand on joue à faire tourner le téléphone à ficelle.

## *Café*

La table du café a subi  
les gelées et les maladies,  
les précipitations fournies  
et la sécheresse des plateaux.

Ses pieds bougent autant que des racines pivotantes,  
au point que le sol semble fertile et profond.  
Le journal l'a encrée,  
à l'envers,  
on y lit les variations des cours,  
 Brusques et énormes.

Je gratte une tache de rouille,  
à moins que ce ne soit un champignon.  
Tu as laissé une tasse vide,  
sans même de sucre au fond.

## *Violet*

Un tout petit coup de tes dents suffit,  
contre le téléphone,  
un toussotement,  
je crois voir une fumée blanche,  
tu te lances,  
le mouvement est donné,  
tu entames la conversation,  
tu l'entames à belles dents  
puisque que tu sais déjà qu'elle est une nature tendre.

Tu pourras, quand tu voudras,  
la blesser, lui entailler l'os, l'ébrécher,  
l'inciser jusqu'au violet et la rouvrir.

Tu ne me vois pas,  
ni mon carnet de croquis,  
à faire le dessin d'une voix contre une.

## *Noir*

À dresser, pour ne plus m'y laisser distraire,  
une liste des mots que tu prononces le plus souvent,  
les manies, les caprices nerveux  
de ta voix.

Noté, par exemple, tu dis souvent bref.  
Ensuite, je n'ai plus été là,  
à cause d'un souvenir, un bredouillis qui date  
de l'école.

Souventes fois, disait le maître.  
À côté, au foyer rural,  
les hommes montraient des brelans noirs.

## *Sang*

Tu bois à l'arroseur automatique,  
aussi bruyamment qu'à la bouteille,  
je cherche d'autres arroseurs,  
saillants et culottés comme des fume-cigarette.

Je me couche à plat ventre à côté de toi,  
sur l'herbe,  
je ne bois pas, n'ose pas te parler,  
pas de cœur au ventre, pas de sang aux ongles.

Tu es trempée, tes cheveux sont une compresse longue  
que je voudrais plier deux fois et poser sur mes yeux,  
avec une poignée d'herbe.  
Pelouse inaccessible.

Trop tôt, dis-tu, pour que nos cheveux se touchent.  
Non, tu n'es pas méfiante,  
un orgueil rétractile seulement,  
et tu te retires par défiance,  
tu as peur de mon ombre sèche.

*Bleu*

Une feuille craque sur ta langue,  
tu hésites, ta salive est une meringue,  
il y a dans ta bouche un châle de mérinos,  
tu ne sais plus parler.  
Tes dents brassent une morne période et tu te tais,  
sans débrider,  
jusqu'à ce que l'heure soit impossible à vivre.

Passent une mobylette, des soies feuille-morte,  
des enfants moichards,  
parle-moi.

Ta voix n'est pas une trembleuse,  
je connais sa trempe, élastique,  
ne te laisse pas cravater.

Passent des indigos, un solex,  
parle-moi.

Tu avales.

Passent dans ta gorge des humidités,  
des gouttes froides de parloir,  
tu as les lèvres bleues.  
Tu reviens à toi, tu es un cheval froid.  
D'abord un trémolo, tu t'attaches à ce point.  
Je suis quelqu'un de timide,  
tu parviens à le dire, tu brandis  
cette preuve matérielle.

## *Roux*

Nous croisons des hommes  
aux yeux fixés sur ta poitrine.  
D'autres,  
à tête de chien.

Tu dis  
les trottoirs sont des marges,  
les enlumineurs ont inventé  
des monstres.

Tu préfères les lieux où  
les mondes se chevauchent,  
entre l'écume et l'arbre,  
entre l'écorce et l'eau,  
quand une saison tourne,  
quand il va faire nuit.

Assises au bord du trottoir,  
nous avons le ventre creux  
et tu appelles  
un chat au dos roux hérissé de soies.

## *Sable*

Je suis un adolescent sale  
qui veut passer les doigts  
dans l'écorchure de ta chemise.  
Je n'ose pas.

Il y a une housse sur un meuble,  
j'ai fait le rêve de goûter ta langue.  
Elle n'était pas pointue comme lorsque tu parles,  
mais relevée, à la manière des bords  
d'un mur de sable.

### *Gris*

Je t'ai vue vivre sous l'ampoule,  
ta maison de verre je la mettrai sous verre.  
Reste à couper ta fenêtre avec un diamant contourneur,  
pour toucher ta soie et ta laine.

Mes jambes sont de laine, tu m'as  
trouvé l'air d'un mouton de boucherie.  
Je suis imprégnée de suint, j'étouffe  
comme un petit tapis à points noués.

Tes cils me battent si je peux te voir de près  
et je me couche à plat sur le ventre  
dans une argile avide et grise.  
De moi tu ne veux rien pétrir.

### *Pivert*

Te toucher la première fois.  
J'ai pris soin de m'approcher de toi la nuit,  
de peur que le pivert qui te défend  
ne vienne me crever les yeux.

Mes paupières étaient de petites feuilles mâles,  
mon désir semblable à celles du noyer.

À la cime de mes doigts,  
des gousses comme les amandes,  
et tes yeux me prenant,  
si intimidants  
que je les trouvai aussi nombreux  
que des grains noirs de grenade.

## *Ciel*

C'est un lieu de travail,  
un logis, les douze fuseaux qui  
croisent les maisons du ciel  
sont pointus comme des maîtres-à-danser.

De toi à moi, il y a une ouverture de compas.  
De tes branches courtes à mes petites règles,  
il y a tes jambes magnétiques.

Au-dessus de ma couchette, ta main,  
que tu retires, escamotable.  
Et tu m'as dit, en partant,  
des paroles abaissantes.

## *Écaille*

Il a fallu  
l'élan, violent,  
le premier enchaînement,  
embarrassé,  
la loi mosaïque du sang sur tes joues,  
sans compter le petit pouf renversé  
et la glu d'un cheveu pris entre nos lèvres,  
pour que je puisse soulever  
les écailles  
de ta langue.

## *Blanc*

La première fois que tu as éprouvé le plaisir,  
c'était un arc-en-ciel tout blanc, en plein jour,  
plus brillant qu'un bord de miroir,  
absolument différent de l'arc-en-ciel coloré  
qui t'apparaît dans les jets de fontaine  
et même dans la bouteille d'eau  
sur la table de jardin.

Tu te reprends.

C'étaient des nuages droits et perpendiculaires  
comme de longues colonnes.  
Je t'écoutes, tu aimes raconter comment  
tu tombes des nues, je te caresse où l'arc  
a appuyé ses extrémités.

## *Lune*

Mes lèvres sont de bois rouge et pesant,  
un peu ligneux, tu les frôles, elles pétillent  
à cause de leur grande sécheresse.  
Je crois que toutes mes veines sont vides,  
elles sont déjà ramifiées comme des plumes.

Ensuite, il y a ta salive et sa vivacité  
d'eau gommée. Tu me forces à garder  
les yeux fermés, tu me dis  
je te fais boire la lune.

Je sens de petites lames grésiller sur mes dents,  
une eau chargée de cristaux,  
je suis sûre qu'à travers mes joues  
on doit voir ta langue,  
un rayon qui cherche.

### *Pollen*

Plus tard, on me découpera,  
on trouvera les milliards de grains de ton pollen,  
de la farine de toi, roulée par le vent.

Mes couches auront été morcelées,  
même inversées,  
pourtant on y reconnaîtra tes galets,  
sur mon eau la trace de tes ricochets,  
et chaque petit détail minéral de toi sera  
imprimé en moi.

Et quand je ne serai plus qu'un bloc,  
alors je dirai encore l'histoire de nos frictions.

Dans mes os, à chaque cercle  
rythmique de ma croissance,  
pris, des cheveux de toi,  
et dans le carbone qui proviendra de ces os,  
l'activité constante de ta bouche.

### *Lavande*

Tu bordes des draps frais dépliés,  
blancs comme du suc de liseron.  
Pas d'antipathie abrupte avec le miroir de l'armoire  
qui donne, dans ton œil, une étoile exagérée.  
Des lumières qui me viennent.  
Du linge fin, dis-tu, et tu le montres, c'est ton idée mère,  
tu dévoîtes pensivement une planche anguleuse.

Rien n'est fané, rien,  
le blé houleux, pas non plus la lavande aspic.  
Les lumières qui me viennent sont sauvages  
quand tu glisses la main dans les plis ouverts du linge,  
ton idée mère,  
et je vois, soulevés, des gueules, ces petits sachets,  
boules de lavande.  
Ils m'effraient comme des pétales offensifs.

Il y a d'autres choses encore dans l'armoire,  
plus loin que la lavande aspic,  
qui simplement se devinent derrière des murettes,  
tu les contournes, elles,  
des choses musquées, de la couleur d'un petit chien,  
que tu crains comme un explosif brisant.

Des draps jaunes sont tissés d'un crin solide,  
ils ont des racines blanchissantes et même des rameaux,  
tu les caresses avec innocence.  
C'est ainsi, dis-tu, ton idée mère,  
que tu peux aborder la solitude, avec ces provisions  
morales.

Tu viens.  
C'est tout ce qu'il y a dans l'armoire quotidienne : des vivres et de ronds  
explosifs cloutés.

### *Rouge*

À droite, un moulin, à gauche, rochers,  
au fond, on découvre la mer,  
au fond, montagnes rouges,  
à gauche, une terrasse, à droite  
une forêt.

Pourtant toutes les lignes sont  
les lignes de foi  
qui relie entre eux les boutons de ta chemise.

J'ai des paumes de priante ou de nageuse,  
mon index mouillé dans ma bouche  
pour le baptême de la ligne.  
Quand je t'ai touchée,  
il y a de la paraffine au bout de tes seins.